

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vie d'Élie Mougnaud

Pierre Michon

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32543ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michon, P. (1996). Vie d'Élie Mougnaud. *Liberté*, 38(6), 73–81.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PIERRE MICHON

VIE D'ÉLIE MOUGNAUD

Élie Mougnaud, de Redondessagne, fut un enfant du plaisir. La chronique ne dit pas si ce plaisir fut celui que prirent Louise et Denis Mougnaud à se conjoindre de telle sorte que soit Élie Mougnaud ; mais la chronique sait que l'enfant fut nommé, et en quelque sorte voué, par le plaisir qu'avait pris Louise Mougnaud sa mère, à lire un roman dont le héros portait avec avantage le même nom d'Élie.

Ceci, cette lecture, ce plaisir et ce nom de gloire, a lieu singulièrement dans les années 20 de ce siècle, à Redondessagne, village bossu qui est sur les pentes nord du Mont Jouër, pourries de ronces et de taillis nains sur des granits pourris ; c'est là qu'Élie descend du ciel ; ce n'est pas Élie le Tisbite, le tombeur d'Achab, l'homme de Dieu, c'est-à-dire de paroles et de violence, celui que nourrissent les corbeaux et qui en retour nourrit les corbeaux de la viande de cinq cents Baalites égorgés, dans le ravin de Kichôn : non, celui-là, Louise ne le connaît pas, on ne lit pas les Écritures dans ce pays rouge : c'est plus vraisemblablement Élie de Quelque Chose, un bel aristocrate douloureux mais comblé, qui promène monocle, guêtres blanches et mélancolie dans un roman mondain à la façon de Paul Bourget ; et ce nom héroïque est tombé du ciel, c'est-à-dire des livres, dans le sein de l'épouse d'un mangeur de châtaignes qui s'échine à faire pousser

parmi deux ronciers un carré de grain, couché à souhait par le vent du nord et joliment gelé dans les petits matins de soleil jusqu'en mai. Ce nom est entré dans ce cœur et en est sorti sous la forme d'un enfant. Il existe et grandit sur la méchante terre sous ce prénom guêtré de blanc – et sous son nom, qui lui aussi est plein de sens, d'un sens léger et aérien : car le *mougnaud*, dans leur patois, c'est le moineau.

La chronique est muette sur ses années de berceau.

Elle reprend langue sur ses années d'école. Car il se trouve qu'il va à l'école à Chatelus ; et que pour aller à Chatelus, au fil des chemins, il faut passer sur la pente sud du Mont Jouër, où se trouve à une croisée le hameau des Cards ; et qu'alors aux Cards ma mère, qui a cinq ou six ans de plus que lui et fréquente aussi l'école de Chatelus, attend le petit de Redondessagne pour partir, les matins noirs comme les matins clairs. Ici, la chronique a donc les traits de ma mère. L'enfant, dit-elle, est d'un naturel transi, efflanqué, frémissant. Surtout, quand elle est dans le pré de derrière à l'attendre, les matins clairs, elle voit non pas seulement venir la petite silhouette à cartable, toute seule et brave au dévalé du chemin ; non, elle le voit venir sous la grande ombre aimante et noire de sa mère, noire parce qu'à cette époque les paysannes mariées étaient vêtues de noir, sa main à lui dans la main de sa mère, ses guêtres blanches invisibles par-dessus les sabots, sautillant et efflanqué ; accompagné, choyé : oui, Louise l'accompagne jusque-là, hiver comme été. Elle a plaisir à cela, plaisir d'amour. Et lui, dès qu'il voit la grande fille, peut-être avant, peut-être dès le départ de Redondessagne qui est à quatre bons kilomètres de montée raide puis de pente, lui, il dit quelque chose à sa mère, des paroles basses et rapides, la tête détournée et l'œil de biais ; ma mère ne les comprend pas. Mais si c'est le matin noir et que ma mère emmitouflée est tapie invi-

sible dans le pré de derrière, elle entend dans le noir les quatre sabots, la mère et le fils, et quand ils approchent elle entend aussi ce qu'obstinément l'enfant répète, à voix basse et vergogneuse, implorante. Il dit : *Mère, laisse-moi. Laisse-moi, mère.* Ceci avec le ton déjà qu'il eut toujours et que je lui connus, le débit jaculatoire et fervent, le ton mêlé de prière et de rejet, où les paroles hâtives crépitent comme des petits cailloux jetés loin de soi. La mère confie son héros de roman à la grande fille, elle sourit, elle dit quelques mots heureux. Elle part, il arrive que l'enfant pleure. La grande fille prend la petite main chaude, sans un mot les voilà à l'école.

À l'école il y a sûrement une complication, dont ma mère ne parle pas tant elle va de soi : c'est que les enfants très vite l'appellent tout naturellement Lili, qui est en quelque sorte un nom de fille, un nom à jupette blanche plus que guêtres – ceci sans intention ni malignité, seulement parce qu'on use de diminutifs et qu'on n'en connaît pas de spécifique pour le nom d'Élie ; on prend donc celui qui traîne et qui a fait ses preuves pour des filles, Élise ou Julie. Bientôt tous l'appellent ainsi – j'incline à penser que sa mère, non.

Beaucoup de temps passe où il se débrouille avec ce temps, le plaisir de sa mère, les bricoles du réel et ses trois noms : celui de son cousin le moineau ; le nom de gloire qui passe la bouche de sa mère avec l'œil d'amour, le nom tombé du ciel, vergogneux et frémissant ; et le petit nom que tous lui donnent, qui n'a pas même de sexe et qui est comme le babil d'un moineau. Lili Mougnaud.

Puis la chronique, c'est moi.

J'entends ce nom dans mon enfance. C'est le nom chatoyant d'une réputation. Il passe dans l'air avec un éclat roux, et pourtant il est plein de sueur et de peine. À l'entendre on voit une fille et un oiseau, et pourtant il est

assorti toujours à des actes d'une virilité exagérée et comme indue. On le prononce (mon grand-père, ses acolytes) avec un mélange d'étonnement, d'admiration goguenarde et de vague pitié. C'est le nom de quelqu'un qui s'épuise et n'a pas les moyens de s'épuiser, un gringalet qui prétend aux travaux d'Hercule et dont année sur année on guette l'effondrement – qui miraculeusement ne vient pas et qu'on remet à l'année prochaine. On parle d'une grande silhouette efflanquée qui de l'aube au soir arpente le Mont Jouër, et non pas pour le plaisir, mais pour la peine ; non pas le nez au vent, mais courbée. On parle de charretées rentrées aux lanternes à trois heures du matin ; de bœufs effondrés sous des faix nocturnes ; de bêtes exotiques achetées à grands frais, poules de Bresse et porcs de Craon, espèces sybarites, réduites à se faire les dents sur les trois poignées de blé noir du lopin de feus Denis et Louise Mougnaud ; mais on parle aussi d'autres champs acquis çà et là, à Redondessagne, à Séjoux, à Beaumont, à Millemillanges, du travail pour dix colosses, et on dit que la silhouette efflanquée se multiplie par dix, saute colossalement de Redondessagne à Séjoux, du four au moulin (*Quel joli marcheur, ce pauvre Lili !* dit en riant mon grand-père). On dit qu'entre ces parcelles il défriche les haies, emblave en grand les granits de la pente nord. On parle des socs qu'il y bousille par dizaines. Pourtant le grain y vient, les poules de Bresse y croissent. Il achète et déronce la pente ouest, il regarde la pente sud. Et puis, après un travail d'Hercule particulièrement hasardeux, mettons, le Lion de Némée, qui est peut-être en l'occurrence l'acquisition d'un taureau charolais blanc primé ou d'un de ces premiers tracteurs américains à tourelle et pot d'échappement haut perché qui tiennent de la mante religieuse et du char d'assaut, après ce coup

d'éclat on ne guette plus la défaillance, encore moins l'effondrement : on s'y fait, on y croit.

Mais on rit toujours un peu.

L'enfant que je suis ne comprend pas vraiment pourquoi. Car après tout Lili est un paysan pauvre qui s'est échappé de sa condition, sans truquage ni méfait, par sa seule vertu ; et des hommes de cette sorte, colosses ou malins, j'en connais d'autres ; je sais comment on en parle (mon grand-père, ses acolytes) ; je connais aussi le ton et le regard qu'on a pour eux quand on les croise : des égards un peu forcés, mais pas trop, un mélange de cordialité fière et de déférence un peu envieuse, mais pas trop, toute une danse autour de leur personne, une danse marquée, retenue pourtant, heureuse finalement, pas tout à fait courtisane, mais vassale. Et eux parlent et regardent très légèrement au-dessus de ces regards et de ces paroles, avec le plaisir simple, mais extrême, de qui a réussi dans la vie et en touche le bénéfice, qui n'est rien de plus que cette petite danse des autres autour d'eux. De ce plaisir, le seul qui importe, ils produisent quelques signes visibles, des choses, auxquelles ils prennent plaisir ou non, cela n'importe pas. Ils ont des guêtres à la saison de la chasse. Il arrive qu'on leur voie un cigare. Il y a des romans dans leur salle à manger. Ils ont l'écharpe bleu-blanc-rouge pour les enterrements et de petites médailles en bronze dans des carrés de velours pourpre. Ces extravagances sont leur dû, il ne vient à personne l'idée d'en rire, de près ni de loin. Ainsi sont Buffet de L'Asge et Laurençon de Laleuf. Mais Mougnaud de Redondessagne, qui est plus riche que ces deux réunis, demeure *ce pauvre Lili*.

C'est dans ces années-là, celles de sa richesse impotente, que je le connais. Et c'est bien sûr au travail, peut-être sur cette moissonneuse bleu de ciel archaïque qu'il conservera longtemps, et qui à l'époque est flambant

neuve. Je peux avoir dix ou douze ans, je suis avec mon grand-père qui m'a conduit aux Cards un jour de juillet. Nous sommes, Félix et moi, à deux pas de la maison près de l'ancienne porcherie, sous le soleil. On voit venir de loin les œuvres hautes de la moissonneuse, on entend le bruit épouvantable que transporte avec elle cette masse bleu ciel, comme une arche peinte qui tangué triomphalement au-dessus des coudriers du chemin ; et comme le chemin est étroit, les coudriers que son passage bouscule semblent être agités d'un grand vent. On ne voit pas les œuvres basses ni le conducteur. Il attaque le petit tournant sec qui monte raide derrière la porcherie ; c'est plus étroit encore, il faut manœuvrer, les vitesses craquent, l'exultante ferraille bleue couche les coudriers, tourne enfin dans un bondissement de feuillages et la voici en plein. Lili apparaît. Il est là-haut sur le bloc d'azur, bleu lui aussi mais du bleu moins ardent du bleu de chauffe, derrière le petit garde-fou de pilotage qui dans ces modèles est latéral, sur la gauche de l'engin si ma mémoire est bonne, juste au-dessus de nous. Il nous voit. Il tire le frein à main, il bondit de cet engin biblique qui augmente sa taille de cinquante coudées ; il n'a pas coupé le moteur et il faut se faire entendre sous l'épouvantable ronron. Il s'égosille donc un peu. Je ne sais ce qu'il dit à mon grand-père mais le voilà parlant, c'est-à-dire jetant de brefs chapelets de mots avec une ferveur étrange, qui est peut-être de la hâte, peut-être de la peur ou de l'exaltation, ou tout cela ensemble. J'ai reconnu tout à l'heure la silhouette haute et efflanquée des on-dit, la fragilité extrême, le nez long, l'œil très bleu et rond et qui vous fixe bien ; et de même, je reconnais dans ses paroles, sous ses paroles plutôt, comme si elle était l'inlassable moule sur lequel il forge chacune de ses phrases, je reconnais la petite ritournelle de prière et de rejet que ma mère m'a dite : *Mère, laisse-moi.*

Je suis tout à la passion de le regarder et de l'entendre, de l'ajuster à sa réputation, et pendant un moment il y a quelque chose dont je ne m'avise pas – c'est que Félix, tout en donnant la réplique, ne cesse de sourire d'un air non pas tout à fait condescendant, mais supérieur tout de même. Et aussitôt je ne vois rien là d'étonnant. En effet, quoiqu'il soit, Lili, le paysan riche, et que grand-père soit le paysan ruiné, c'est Lili qui danse autour de l'autre, quête approbation et conseil, implore on ne sait quel aval ou un adoubement. C'est Lili qui danse. Il est descendu de ce piédestal qui lui donnait si beau rôle, cette bagatelle monstre qui vaut plus cher que la maison des Cards avec toutes ses dépendances, et qui n'est plus maintenant qu'un incommode raffut au milieu du chemin ; et délicat, fervent, comme inquiet, égosillé là-dessous, il demande si c'est en blé qu'il faut ensemençer telle parcelle que Félix connaît *mieux que lui* ; il demande si les bruyères de Laurençon qu'il vient d'acheter sur la pente ouest valent la peine d'être dépierrées ; c'est tout juste s'il ne s'inquiète pas de savoir si l'épi de seigle est plus barbu que celui du froment ; tel qu'il est parti il pourrait aussi bien demander à Félix, qui en est resté à peu près à l'âge des faucilles, de lui montrer comment on abaisse l'arbre de coupe d'une moissonneuse : et à tout cela mon grand-père épanoui fait des réponses de Normand – de suzerain normand. Il n'y va pas de la vanité de mon grand-père, qui reconnaissait volontiers chez autrui une supériorité, qui même je crois aimait la reconnaître : non, c'est qu'Élie Mougnaud, qui ne touche pas les bénéfices de sa richesse, qui en somme ne sait pas qu'il est riche, est bien le pauvre Lili en effet.

Il est pressé comme je l'ai toujours vu, à la fois délicat et brusque – comme un chien peut-être qui est venu un peu sous votre main parce que c'est le rite, soudain rompt le contact et s'en va d'un trait. Le voilà remonté

sur sa machine. De là-haut il crie encore quelque chose, qui a l'air crucial comme tout ce qu'il dit, un jappement en forme de question. On ne le comprend pas. C'est peut-être notre pardon qu'il veut. Ou alors il demande : *qu'est-ce qu'un homme riche de ses actes ? qu'est-ce qu'un homme libre ?* Félix en réponse rit ; il crie une blague que je n'entends pas non plus, car le gros tonnerre bleu est reparti, avec sa poussière et ses coudriers dansants.

Et qu'ai-je besoin de mettre en scène tout cela, sous les oripeaux d'un présent d'artifice, avec tout cet appareil de ficelles narratives qui m'augmente moi aussi de cinquante coudées ? Je vais descendre de cette moissonneuse. Je ne sais pas si je compris la moindre chose cette première fois, avec moissonneuse ou pas ; mais ce qui n'était pas bien difficile à comprendre et qu'un jour ou l'autre chacun comprenait, c'est qu'Élie Mougnaud, à son ascension et à sa réussite évidentes, ne prenait pas le moindre plaisir ; son triomphe avait le goût de l'échec ; son travail comme celui d'Hercule semblait vain et commandité par des puissances mornes, indifférentes. Il ne parlait qu'à ces puissances, vers elles il jappait. Il leur disait peut-être : lâchez-moi. Devoir, laissez-moi ; ambition et richesse, et vous, œuvres vaines, laissez-moi ; laissez-moi, savoir-faire, virtuosité pour rien ; victoire sur les choses et les hommes, laissez-moi. Et toi, plaisir d'être en ce monde, si tu existes, viens.

Bien sûr qu'il y avait de quoi rire : comme on rit d'un eunuque, en somme. Il y avait certes ce travail de forçat, les bonds colossaux de Redondessagne à Séjoux, les douze paires de bœufs attelés aux lanternes sur des granits pentus et Lili qu'on entendait courir dans le noir de la première paire à la dernière, jappant, aiguillant ; il y eut plus tard ces machines américaines qui faisaient l'économie des lanternes, car elles ont des phares, et l'économie aussi de l'aiguillon et des clameurs, car elles

obéissent plus souplement à d'autres injonctions ; il y eut aussi les dix journaliers ahanant en chœur sous les étoiles dans la nuit du smig et de la sécurité sociale, et parmi eux Bérénice Mougnaud, sa femme, qui pourtant était plaisante et délicate, mais aux lanternes sous un bleu de chauffe à toucher des bœufs elle n'était pas plus appétissante que les journaliers dont on ne la distinguait que quand elle donnait de la voix, et encore ; il y avait l'enfer des batteuses et puis sans respirer celui des labours. Mais – et alors ? Cela ne prouvait rien d'autre que sa condition de forçat. Le scarabée lui aussi travaille de l'aube au soir à sa chère boulette, quand le soleil se couche c'est une boulette de bouse plus grosse que quand il se lève, et il ne vient à personne l'idée de s'en ébahir ; on s'ébahit à la rigueur des abeilles, qui escament leurs dégoûtantes corvées sous le miel d'or. De ses travaux Lili ne produisait pas les signes sans lesquels les travaux n'existent pas : pas d'or dans le regard ou dans le geste ; pas de ces hautes bagatelles dont j'ai parlé, guêtres pour la chasse et chiens de gloriole, king-charles, setters, écharpe bleu-blanc-rouge ou médailles ; surtout, quand il était au pied de ce mur où l'on accroche en quelque sorte les médailles, où on les fait miroiter et valoir, c'est-à-dire en présence d'autrui, alors il s'effondrait, jappait comme un renard pris, multipliait les signes du doute, de l'incompétence, de la sujétion et de la culpabilité – de la pauvreté. Autrui lui pesait sur la nuque d'une main de fer.